

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

LES OMBRES
FILANTES

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Poids de la neige

CHRISTIAN GUAY-POLIQVIN

LES OMBRES FILANTES



VOIR DE PRÈS

© Christian Guay-Poliquin, 2021.

© Éditions La Peuplade, 2021.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-427-5

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*à Huguette
et tous les siens,*

Voici la porte, voici le grand air. *Itur
in antiquam silvam*¹.

— ROBERT LOUIS
STEVENSON

1. Phrase reprise de *L'Énéide* de Virgile :
« Il est allé dans l'antique forêt. »

Elle est le commencement et la fin. Elle précède les regards, elle leur succédera. Elle est l'épicentre, le nœud, le refuge et la geôle. Elle fascine autant qu'elle effraie. Sous sa chape, les rencontres sont rares et décisives. Le temps est sa force vive. Son désordre ensorcelle, ses ombres se confondent, ses murmures fusent de toutes parts. Elle est l'envers de ce qui pense. Elle est l'instinct, le geste, le frisson. Toutes les âmes rêvent de s'y perdre. Mais aucun être ne sort indemne de son étreinte. Elle est la solution la plus simple, la plus totale, la plus opaque aux calculs des cœurs inquiets.

LA FORÊT

APRÈS-MIDI

Quelque chose vient de me tirer de mon sommeil. Je refuse d'ouvrir les yeux. Pas encore, pas tout de suite. J'ignore combien de temps j'ai pu dormir adossé à cette vieille souche. Une heure, peut-être deux. À part une corneille qui graille au loin et les feuilles des peupliers qui bruissent dans la brise, la forêt est silencieuse.

J'écarte les paupières et suis ébloui par les fougères nombreuses, fuselées, lumineuses. Dans cette étendue sans fin, des arbres immenses se lancent à l'assaut du ciel. L'écorce craquelée de leurs troncs est couverte de lichens. Le labyrinthe de leurs branches découpe la végétation en mosaïque.

Une odeur de fauve flotte dans l'air. Je redresse la tête lentement et tressaute. Devant moi, tout près, juste là, un loup me guette. Ses yeux jaunes, sa stature et son

pelage ombrageux appartiennent à un autre monde. Je veux me lever et déguerpir, mais les vertèbres de mon dos sont soudées les unes aux autres. Je n'ai jamais vu de bête aussi immobile et aussi puissante à la fois.

Quand je parviens à me relever, le loup recule de quelques pas, me jauge puis se repositionne au même endroit. Ma vieille blessure au genou m'élançe. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Entre le brun et le roux des branchages, je repère deux autres silhouettes qui se fauillent sans bruit. Mon sang s'épaissit. Je suis encerclé. Soit ils s'apprêtent à fondre sur moi, soit ils hésitent à la vue de mon corps maigre et sec. Je lance un cri pour les effrayer. Ma voix casse. Le loup qui me fait face, sursaute, attend puis lève le museau pour humer l'air. Sans le quitter du regard, je me penche et mets la main sur mon sac, mes bâtons, mes vieilles bottes.

Je m'éloigne lentement, très lentement, pieds nus dans les feuilles mortes. À peine

ai-je fait quelques pas que je n'arrive plus à distinguer les bêtes de l'entrelacs des broussailles. J'accélère et m'enfonce à toute allure dans la forêt. Des brindilles cassent sous mon poids et me piquent sous la plante des pieds. Je m'empêtre dans des taillis, vacille et manque de tomber en butant sur une racine. Une douleur aiguë traverse mon genou meurtri. Je serre les dents et boite jusqu'à un talus derrière lequel je me dissimule tant bien que mal, haletant et en sueur. Je scrute les alentours, désorienté. La forêt se resserre. Les ombres se déploient. Mon cœur s'emballe. Chaque buisson cache un regard perçant, un mouvement furtif, un piège.

Je reste aux aguets un moment, en proie à mon imagination. Je retrouve mon souffle à mesure que mes idées s'éclaircissent. Alors je me secoue et, les mains tremblantes, je remets mes bottes comme si je n'allais plus jamais les enlever.

MI-JOURNÉE

Mes hanches craquent. Mes orteils sont endoloris. Les sangles de mon sac me triturant les épaules. Mon genou me fait souffrir sans répit. Mais le corps est une machine redoutable. Chaque jour, je m'agrippe à mes bâtons, je passe sous des dômes verdoyants, je franchis des ruisseaux et j'enjambe des arbres tombés. Chaque jour, je m'enfonce un peu plus profondément dans ce réseau de galeries, de nervures et de reliefs. Et j'essaie d'éviter les rencontres.

Depuis ce matin, je longe un sentier sinueux, tracé par le passage des animaux. Les pierres sont saillantes, les racines, noueuses, et mon barda est lourd et encombrant. Je chemine comme je le peux, un pas à la fois, avec l'entêtement des bêtes de somme.

Quand le soleil est perché au-dessus de ma tête et que mon estomac gargouille, je fais une pause au sommet d'une butte.

Je grignote une poignée de fruits séchés en tentant une fois de plus de déterminer depuis combien de jours je suis parti. Dix ? Douze ? Le temps m'échappe. Le décor se renouvelle. Les distances se dilatent. Je regarde autour de moi. Il y a une éclaircie en contrebas. Je remets mon sac sur mes épaules, m'y rends et tombe sur un chemin de terre.

Je reste sur mes gardes. Les mouches noires me tournent autour. D'un côté, la route grimpe à flanc de montagne. De l'autre, elle descend progressivement et disparaît au bout d'une courbe. Alors que je prends une gorgée d'eau, le battement d'ailes d'une perdrix me fait sursauter. Je fais quelques pas de travers et sors du couvert des arbres.

Mes yeux s'habituent progressivement à la clarté soudaine tandis que le soleil embrase ma nuque. L'air est chaud et sec. Des gravillons roulent sous mes semelles. Mes pas résonnent entre les parois vertes de la forêt. Ici et là, des herbes rampent pour

s'emparer des accotements et de profonds sillons ont été creusés par les pluies et la fonte des neiges. Le manque d'entretien finira par rendre les routes impraticables. Et d'ici quelques saisons, la végétation aura repris tout ce qu'on lui a enlevé.

Un roulement sourd vient ébranler ma tranquillité. Un véhicule s'en vient. Les claquements du moteur se rapprochent. Je traverse la route rapidement, m'embourbe dans l'eau vaseuse du fossé et regagne la pénombre de la forêt.

Je me dissimule derrière un bosquet, accroupi dans les feuilles mortes. Une fourgonnette arrive, ses amortisseurs clinquent et son échappement fuit. Elle passe, soulève un nuage de poussière qui brouille la frontière entre la terre et le ciel, puis s'éloigne en cahotant.

Depuis la panne, le sol ne tremble plus sous les chargements de bois des semi-remorques, mais il y a encore beaucoup de circulation en forêt. Il y a ceux et celles qui